



Au bord du lac Daumesnil, jouer, transmettre, faire mémoire

Du loisir populaire au « Tour du monde en un jour » :

Un lieu parisien ouvert sur le monde

Dossier culturel - septembre 2026

Parisien d'adoption

Le 19 septembre 2026, Parisien d'adoption s'est installé pour quelques heures au bord du lac Daumesnil, légèrement en retrait de l'embarcadere des barques. Jeux mathématiques, Rubik's Cube, prestidigitation, sculptures de ballons et conversations avec les promeneurs ont donné à cette première rencontre une tonalité légère. Pourtant, derrière le jeu affleurait déjà quelque chose de plus profond : la possibilité de faire d'un lieu parisien un espace de transmission, où des personnes qui ne se connaissaient pas quelques minutes auparavant pouvaient commencer à partager un peu de curiosité, de raisonnement et d'histoire commune.



Figure 1 — Première rencontre de Parisien d'adoption au bord du lac Daumesnil, 19 septembre 2026. Photographie : Parisien d'adoption. © Parisien d'adoption, 2026.



Un samedi de septembre, sous les arbres

Il suffit parfois de très peu pour interrompre la trajectoire d'un passant. Quelques pentaminos posés sur une table intriguent un enfant ; un adulte s'arrête derrière lui et cherche à son tour comment assembler les pièces. Un Rubik's Cube réveille le souvenir d'un défi ancien ou suscite l'envie d'essayer. Un jeu de cartes détourne un instant la promenade, tandis qu'un ballon de baudruche devient un animal ou une épée et transforme autour de lui un petit groupe d'inconnus en spectateurs complices.

Au fil de l'après-midi, une cinquantaine de personnes se sont ainsi arrêtées, ont joué, regardé ou engagé la conversation. Une douzaine ont souhaité rester en contact avec l'association. Ces chiffres sont modestes à l'échelle de Paris ; ils prennent une autre signification lorsqu'on observe ce qui s'est réellement produit. Des enfants, des parents, des adultes seuls, des promeneurs plus âgés et des membres de l'association, porteurs de trajectoires différentes, se sont retrouvés provisoirement autour du même objet. Le jeu avait aboli, pendant quelques minutes, la nécessité de savoir à l'avance pourquoi l'on était là.

Cette expérience rejoint directement l'ambition de Parisien d'adoption : rendre le patrimoine parisien appropriable par ceux qui vivent la ville, quels que soient leurs parcours ou leurs histoires familiales, et créer des occasions de dialogue, de transmission et d'engagement. Une telle ambition pourrait sembler appeler immédiatement des conférences ou des visites savantes. Elles auront leur place. Mais la transmission ne commence pas toujours par la parole de celui qui sait vers celui qui écoute. Elle peut commencer beaucoup plus simplement par une curiosité partagée.

Le jeu, première forme de disponibilité

Un jeu bien choisi possède une qualité assez rare : il sollicite l'intelligence sans commencer par demander à celui qui participe ce qu'il sait déjà. Devant un pentamino, l'enfant qui réussit vite n'est pas forcément celui qui possède le plus de connaissances scolaires. Il faut regarder, essayer, retourner une pièce, abandonner une première organisation, en imaginer une autre. Le Rubik's Cube fait apparaître d'autres formes de persévérance, de mémoire et de stratégie. La prestidigitation provoque encore une autre réaction : elle étonne parce qu'elle met en échec, pendant quelques secondes, notre compréhension de ce que nous venons de voir. Le spectateur sait qu'il existe une explication et voudrait la découvrir.

C'est précisément là que jeu, raisonnement et imaginaire peuvent se rejoindre. Il ne s'agit pas de transformer chaque moment convivial en leçon, mais d'utiliser la curiosité comme une porte. Un enfant qui manipule des formes commence à raisonner sur l'espace ; celui qui cherche le secret d'un tour s'interroge sur l'apparence et la réalité ; celui qui invente une histoire autour d'un ballon mobilise un imaginaire que l'école, la famille ou la culture pourront ensuite nourrir autrement.



Le rôle d'une association culturelle n'est pas nécessairement de fournir immédiatement les réponses. Il peut être d'installer les conditions dans lesquelles naît l'envie d'aller plus loin. Et le lieu où cette scène s'est produite n'est pas neutre.

Avant l'histoire savante, la fête

Le premier fil à suivre autour du lac Daumesnil n'est peut-être pas celui de la politique ni même celui des monuments : c'est celui de la détente. L'Est parisien du XIX^e siècle est un territoire de travail, d'ateliers, d'entrepôts et d'activités industrielles. Le faubourg Saint-Antoine est profondément marqué par les métiers du bois et du meuble ; Bercy vit au rythme du commerce des vins ; les quartiers orientaux de la capitale accueillent une population nombreuse pour laquelle le loisir de proximité prend une importance particulière. Lorsque Napoléon III transforme le bois de Vincennes, l'intention sociale est explicite : la Ville de Paris rappelle qu'il doit devenir un lieu agréable de promenade et de distraction pour les « masses industrielles de l'Est parisien ».

Sous la conduite d'Adolphe Alphand, le bois est recomposé selon l'esthétique des grands parcs paysagers : chemins sinueux, plantations, rivières artificielles et plans d'eau. Le lac Daumesnil est creusé à partir de 1865 ; les îles de Bercy et de Reuilly prennent place au milieu d'un paysage qui paraît aujourd'hui presque naturel, mais qui est en réalité une construction urbaine extrêmement pensée. Paris fabrique ici de la nature, de l'ombre, de la fraîcheur et de la promenade. Il fabrique aussi du temps libre accessible.

Cette vocation festive se lit dans un détail particulièrement évocateur. Après l'Exposition universelle de 1867, un grand café de bois de style suisse fut remonté sur l'île de Bercy. Une plateforme sablée l'entourait afin d'accueillir les tables des consommateurs. Bien avant les grands rendez-vous du XX^e siècle, l'île était donc déjà conçue comme un lieu où l'on venait marcher, regarder, boire, parler, se rencontrer. L'éphémère d'une exposition venait nourrir durablement la vie ordinaire du bois.

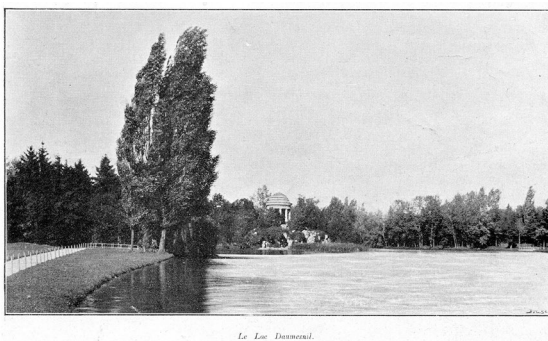


Figure 2 — Le lac Daumesnil en 1897. Photographie de Clément Maurice. Source : Wikimedia Commons — domaine public.



Figure 3 — Le lac Daumesnil en décembre 1927. Photographie de presse, Agence Rol. Source : Bibliothèque nationale de France / Gallica, via Wikimedia Commons — domaine public.



Figure 4 — Le restaurant de la Porte Jaune près d'un lac, au bois de Vincennes, vers 1890. Photographie d'Hippolyte Blancard.
Source : Musée Carnavalet – Paris Musées — CC0.



Figure 5 — La Taverne des Canotiers à Bercy, 1846. Gravure de Henry Augustin Valentin. Source : Musée Carnavalet – Paris Musées / Wikimedia Commons — CC0.

Un territoire plus ancien que le lac

Le paysage du lac donne pourtant accès à une profondeur plus vertigineuse encore. Lors des fouilles archéologiques conduites à Bercy en 1991 et 1992, dans un ancien chenal de la Seine, une dizaine de pirogues préhistoriques ont été découvertes, dont plusieurs datent du Néolithique. Certaines étaient creusées dans un seul tronc de chêne ; l'une des mieux conservées remonte à plusieurs millénaires avant notre ère. Le musée Carnavalet rappelle que ces embarcations servaient à la pêche, au transport de marchandises et au passage des personnes d'une rive à l'autre.

Il serait artificiel de tracer une continuité directe entre ces pirogues et les barques de loisirs du lac Daumesnil, créé au XIX^e siècle. Mais le rapprochement est trop suggestif pour être entièrement écarté. Dans un même secteur de l'Est parisien, l'eau a successivement été voie de circulation, ressource, espace de travail, puis décor et loisir. La ville ne cesse de reprendre les mêmes éléments - l'eau, le bois, la rive - pour leur donner d'autres usages. C'est une première leçon du lieu : le patrimoine n'est pas l'immobilité. Il est une succession de transformations qui laissent parfois des traces et parfois presque rien.

Daumesnil : un nom de courage au bord de l'eau

Le nom du lac lui-même renvoie à une autre strate de l'histoire de l'Est parisien. Pierre Daumesnil, général français du Premier Empire et de la Restauration, perdit une jambe à Wagram en 1809 et reçut le surnom de « Jambe de bois ». Gouverneur du château de Vincennes, il est resté célèbre pour sa résistance aux troupes alliées en 1814 et pour la formule, transmise avec plusieurs variantes, selon laquelle il ne rendrait Vincennes que lorsqu'on lui rendrait sa jambe.

Il ne s'agit pas d'en faire une figure sans ombre ni de transformer un toponyme en leçon morale obligatoire. Mais il y a quelque chose de cohérent à rappeler, dans un dossier consacré à la transmission, qu'un nom quotidien peut contenir une histoire presque oubliée.

Des milliers de personnes disent « lac Daumesnil » ou « avenue Daumesnil » sans nécessairement penser à l'homme qui se trouve derrière ces mots. Or la ville est aussi faite de ces présences discrètes : des vies anciennes demeurent dans le langage de ceux qui passent.



Figure 6 — Pierre Daumesnil (1776-1832). Gravure du XIXe siècle. Source : Base Léonore / Wikimedia Commons — domaine public.

1931 : quand le monde s'installe autour du lac

Puis vient 1931. À ce moment-là, le changement d'échelle est spectaculaire. Pendant six mois, le bois de Vincennes et le lac Daumesnil deviennent le décor d'un événement qui accueille près de huit millions de visiteurs et vend environ trente-trois millions de billets. Sur quelque cent dix hectares se déploient près de deux cents bâtiments. Un petit train parcourt le site. Des architectures monumentales apparaissent au milieu des arbres ; la nuit, les éclairages, les fontaines et les spectacles transforment le paysage. Le lieu de promenade devient une ville provisoire dans la ville.

Le titre officiel est celui d'Exposition coloniale internationale. Il faut le nommer, car son intention politique ne saurait être effacée : l'événement est conçu pour célébrer les empires coloniaux et, au premier chef, l'empire français. Mais commencer et finir par cette seule définition empêcherait de comprendre ce que des millions de visiteurs sont effectivement venus chercher et ce que le lieu a pu produire au-delà de son programme officiel.

L'exposition est aussi un immense spectacle populaire, une fête, une promenade, une expérience sensorielle et une invitation à imaginer des espaces que la très grande majorité des visiteurs ne connaîtra jamais directement.

Le slogan choisi pour l'une des affiches les plus célèbres le résume avec une efficacité extraordinaire : « Le Tour du monde en un jour ». Cette formule dit presque tout de l'expérience proposée.

À une époque où un voyage intercontinental reste long, coûteux et réservé à une minorité, l'exposition promet de condenser le globe dans quelques kilomètres de marche. Le visiteur passe d'une architecture à l'autre, regarde des objets, écoute des musiques, voit des danses, observe des artisans, découvre des produits, des plantes et des aliments. Le monde devient, pour quelques heures, parcourable.



Figure 7 — Affiche de la section de Madagascar pour l'Exposition coloniale internationale de Paris, 1931. Source : Bibliothèque nationale de France / Gallica, via Wikimedia Commons — CC0.

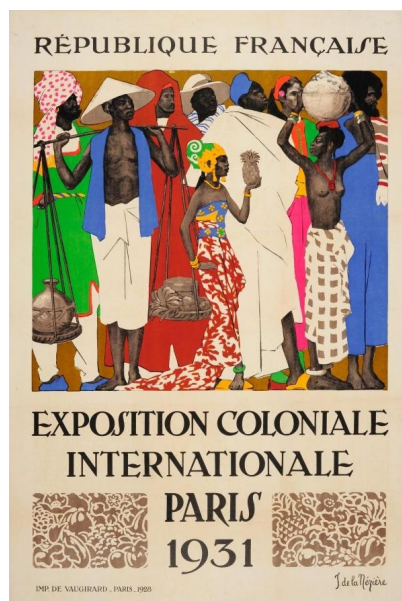


Figure 8 — Affiche de l'Exposition coloniale internationale de Paris, Joseph de La Nézière, 1928. Source : Wikimedia Commons — domaine public.

Notre petite lucarne sur 1931

C'est ici que la géographie précise de notre après-midi du 19 septembre prend tout son intérêt. Nous nous trouvons légèrement en retrait de l'actuel embarcadère des barques, dans un secteur arboré du bord du lac. Les plans et descriptions de 1931 permettent de replacer ce point dans l'ancien dispositif de l'exposition. À proximité se trouvait notamment le pavillon de Saint-Pierre-et-Miquelon, conçu comme une simple maison de pêcheur, accompagné de doris et d'un petit phare. Le contraste avec certaines architectures monumentales de l'exposition était saisissant : à quelques pas d'une modeste évocation de l'Atlantique Nord, le regard pouvait se porter vers des ensembles beaucoup plus imposants, notamment ceux consacrés à l'Afrique du Nord.

Le pavillon de l'Algérie comptait parmi les grandes présences architecturales de l'exposition. Les vues d'époque montrent coupes, tours, patios et mises en scène de produits agricoles ou viticoles. À l'échelle du lac, le visiteur ne contemplait donc pas un alignement abstrait de bâtiments : il voyait se répondre, de rive en rive, des mondes recomposés.

Depuis l'endroit où nous avons installé quelques jeux en 2026, on peut essayer de restituer mentalement cette profondeur disparue : le lac devant soi, les embarcations, le pavillon de Saint-Pierre-et-Miquelon dans le voisinage, et, au-delà de l'eau, les silhouettes d'une exposition presque entièrement effacée.

Cette disparition donne le vertige. Une manifestation capable d'attirer des millions de personnes, de mobiliser des centaines de constructions et de modifier pendant des mois les déplacements dans l'Est parisien peut presque s'évanouir du paysage. Le Palais de la Porte Dorée demeure comme le témoin majeur ; quelques sculptures et traces subsistent ; le parc zoologique de Paris est lui-même un héritier indirect de l'événement, puisqu'un zoo temporaire installé pour l'exposition connut un succès tel que la Ville et le Muséum décidèrent de créer un établissement permanent, inauguré en 1934. Mais autour du lac, l'essentiel de la ville éphémère a disparu.

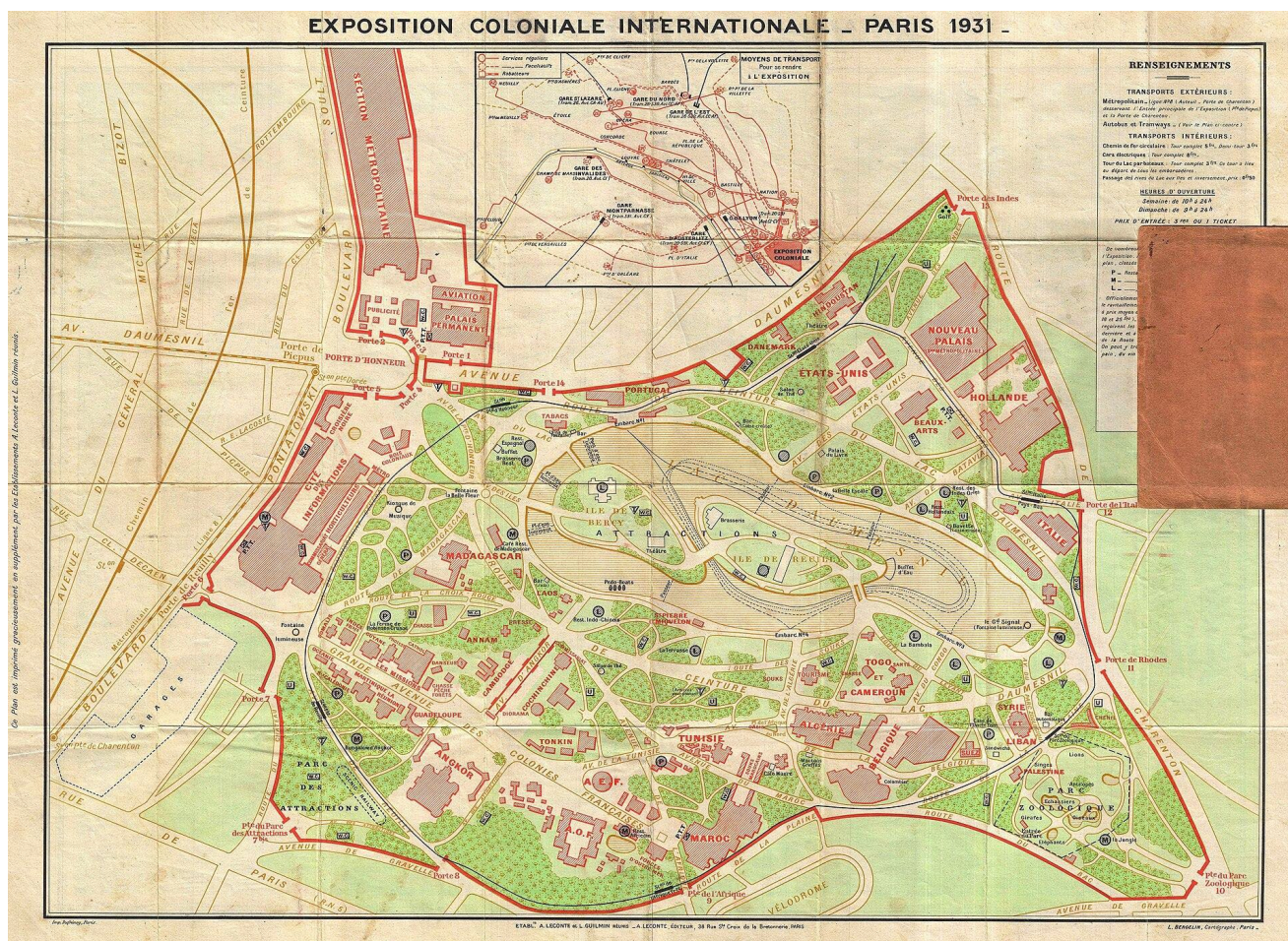


Figure 9 — Plan de l'Exposition coloniale internationale de 1931. A. Leconte et L. Guilmin. Source : Geographicus / Wikimedia Commons — domaine public.



Le voyage rendu imaginable

Le « Tour du monde en un jour » peut aussi être lu comme une formidable opération de publicité pour le voyage lointain. Il ne serait pas exact d'y faire naître le tourisme international, bien plus ancien, ni le tourisme de masse, dont l'essor dépendra ensuite des congés, de l'élévation des niveaux de vie, de l'automobile et surtout de la démocratisation de l'aviation.

Mais l'exposition contribue à rendre le voyage intercontinental désirable et mentalement accessible à un public immense.

La Cité des informations, située près de l'entrée, est révélatrice. Elle comprend un hall du tourisme, un hall des transports terrestres, maritimes et aériens ; des cartes lumineuses présentent les grandes lignes de navigation et le réseau aérien international. Les compagnies, les ports, les chambres de commerce et les offices de documentation donnent au visiteur le sentiment que les distances qui séparaient encore fortement les continents commencent à pouvoir être franchies. Le voyage n'est plus seulement une aventure d'explorateur ou de militaire. Il devient progressivement un projet que l'on peut envisager, préparer, désirer.



Figure 10 — La Cité des Informations, vue vers le pavillon central, 27 août 1931. Autochrome de Frédéric Gadmer. Source : musée départemental Albert-Kahn, via Wikimedia Commons — CC BY-SA 4.0.

Cette ouverture passe aussi par les sens. Les restaurants et salons, les produits, les spectacles de danse et les reconstitutions architecturales participent d'une première forme de tourisme sans départ : on mange, on écoute, on regarde et l'on compare.

L'expérience demeure évidemment médiatisée par le regard de l'époque et par le cadre colonial qui choisit ce qui doit être montré. Mais le visiteur peut aussi découvrir que les sociétés lointaines ne se réduisent ni aux guerres, ni aux cartes d'atlas, ni aux récits de conquête. Elles possèdent des arts, des cuisines, des techniques, des musiques, des gestes et des formes qui peuvent susciter admiration et curiosité.



Figure 11 — L'avenue des colonies françaises à l'Exposition coloniale internationale, 7 septembre 1931. Autochrome de Frédéric Gadmer. Source : musée départemental Albert-Kahn, via Wikimedia Commons — CC BY 4.0.

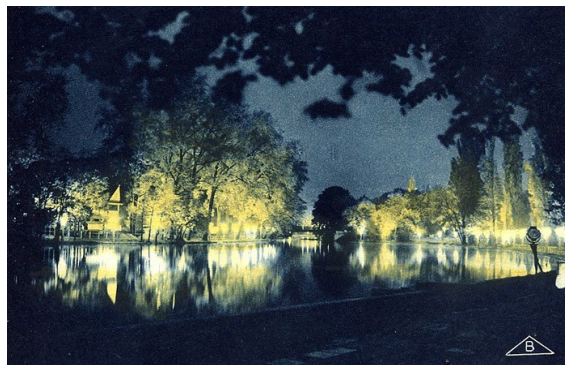


Figure 12 — Illuminations sur le lac Daumesnil pendant l'Exposition coloniale de 1931. Studios Braun ; Roger-Henri Expert et Granet, architectes. Source : Wikimedia Commons — domaine public.

Une ouverture réelle dans un cadre qui ne l'était pas

Il faut tenir ensemble ces deux dimensions sans les confondre. L'Exposition de 1931 est une entreprise de propagande impériale. Elle présente les empires sous un jour favorable, minimise ou tait les violences, le travail forcé, les résistances et les rapports d'inégalité. Les catégories raciales et les hiérarchies de l'époque ne disparaissent pas parce que des cultures sont montrées au public. Le Palais de la Porte Dorée lui-même rappelle aujourd'hui ces contradictions avec une précision qui rend possible une lecture adulte de l'événement.



Figure 13 — Inauguration du Musée permanent des Colonies, 16 mai 1931. Photographie de l'Agence Rol. Source : Wikimedia Commons — domaine public.



Figure 14 — Pirogues malgaches sur le lac Daumesnil pendant l'Exposition coloniale de 1931. Carte postale, Éditions Braun. Source : Wikimedia Commons — domaine public.

Mais l'intention d'un événement n'épuise pas toujours ses effets. Le maréchal Lyautey, commissaire général de l'exposition, s'inscrit dans une vision que les historiens qualifient volontiers de « différentialiste » : il ne renonce pas au cadre impérial, mais il entend davantage mettre en scène la diversité des cultures et éviter certaines formes de représentation jugées déjà dégradantes ou archaïques. Le pavillon du Maroc, par exemple, devait présenter non seulement un décor exotique, mais l'image d'un pays moderne et électrifié. Cette inflexion ne transforme pas Lyautey en penseur contemporain de l'égalité ; elle montre plutôt qu'à l'intérieur même du système colonial, le regard sur l'autre n'était ni entièrement uniforme ni immobile. Au même moment, les critiques du colonialisme se font entendre. Les surréalistes appellent à ne pas visiter l'exposition ; une contre-exposition est organisée à Paris. Des intellectuels venus des colonies étudient dans la capitale, discutent et élaborent des pensées nouvelles. Les aspirations nationales et anticoloniales existent déjà dans plusieurs territoires. Il serait donc faux de dire que l'exposition aurait, à elle seule, produit les indépendances futures. Mais elle appartient à ce moment paradoxal où l'empire veut montrer sa puissance alors que circulent déjà, dans le même monde, des idées qui finiront par en contester le principe.

1931, au milieu d'une Europe qui se ferme

Le contraste est d'autant plus frappant si l'on replace Vincennes dans l'Europe de son temps. La crise mondiale ouverte en 1929 déstabilise les économies, fragilise les sociétés et nourrit des fermetures nationales. En Allemagne, les élections de septembre 1930 voient le parti nazi recueillir environ 18 % des suffrages et devenir la deuxième force du Reichstag. L'Italie fasciste est déjà une dictature. Ailleurs, les régimes autoritaires progressent ou s'installent. Les nationalismes, les peurs et les idéologies de rupture gagnent du terrain. Pendant que l'Europe voit monter ces forces de fermeture, des millions de personnes parcourent au bois de Vincennes une mise en scène du monde. Il ne faut pas transformer ce contraste en opposition morale simpliste : l'exposition elle-même reste portée par un ordre impérial et hiérarchique.



Figure 15 — Temple d'Angkor Vat reconstitué pour l'Exposition coloniale de 1931. Photographie anonyme. Source : Musée Carnavalet / Paris Musées, via Wikimedia Commons — CC0.



Figure 16 — Pavillon de la Nouvelle-Calédonie et dépendances à l'Exposition coloniale internationale, 26 août 1931. Autochrome de Frédéric Gadmer. Source : musée départemental Albert-Kahn, via Wikimedia Commons — CC BY 4.0.

Mais l'image mérite d'être conservée. Sur un continent travaillé par les crispations nationales, la curiosité pour l'ailleurs, même imparfaite et encadrée, occupe simultanément un espace gigantesque au coeur de Paris.

C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles le slogan du « Tour du monde en un jour » conserve sa force. Il n'annonce pas encore le monde mobile qui sera celui de la seconde moitié du XXe siècle, mais il donne forme au désir d'altérité. Il dit à un visiteur qui n'a peut-être jamais quitté la France que la planète peut devenir un horizon personnel. Cette intuition sera ensuite portée par d'autres moyens, d'autres institutions et d'autres rapports entre les peuples, après la décolonisation et l'essor des mobilités internationales.



Figure 17 — Pavillon de Madagascar à l'Exposition coloniale internationale, 22 août 1931. Autochrome de Frédéric Gadmer.
Source : musée départemental Albert-Kahn, via Wikimedia Commons — domaine public.



Figure 18 — Le « Grand Signal », fontaine lumineuse haute de 50 mètres sur le lac Daumesnil pendant l'Exposition coloniale de 1931. Source : collections du musée départemental Albert-Kahn, via Wikimedia Commons — domaine public.

De l'altérité à l'universel

À ce point du parcours, l'histoire locale rejoint une question plus ancienne : que faisons-nous de la différence lorsque nous la rencontrons ? Montaigne, dans « Des Cannibales », avait déjà renversé le regard européen en rappelant que chacun est tenté d'appeler « barbarie » ce qui n'est pas dans ses coutumes. Son geste philosophique ne consiste pas à nier toute différence ; il oblige à déplacer le point de vue, à comprendre que nos propres usages ne constituent pas spontanément la mesure de l'humanité.

Ce décentrement est une étape nécessaire, mais il ne suffit pas à construire du commun. Paul Ricoeur, plusieurs siècles plus tard, place la reconnaissance au coeur de la relation à soi et à autrui. Dans son Parcours de la reconnaissance, le mouvement conduit de l'identification à la reconnaissance de soi, puis à la reconnaissance mutuelle.



L'autre n'est alors ni un spectacle ni une abstraction. Il devient quelqu'un dont l'existence, l'histoire et la dignité demandent à être reconnues, tandis que cette reconnaissance appelle en retour des institutions et des règles qui rendent la coexistence possible.

L'universel que l'on peut chercher aujourd'hui ne consiste donc ni à effacer les différences ni à les sacraliser. Il ne s'agit pas de demander à chacun de renoncer à son histoire, pas davantage d'installer la société dans une juxtaposition de mémoires séparées. L'universel est peut-être ce qui apparaît lorsque des personnes différentes acceptent qu'il existe entre elles quelque chose qui doit devenir partageable : une langue commune, des règles communes, des lieux communs, des références que l'on apprend, des devoirs réciproques, un patrimoine que l'on peut recevoir sans prétendre l'avoir possédé depuis toujours.

Le ressentiment, ou l'échec du commun

Cette construction reste fragile. L'histoire européenne du XXe siècle rappelle ce qui peut se produire lorsque les blessures collectives, les humiliations réelles ou ressenties et les crises sociales cessent d'être travaillées pour devenir une matière politique entretenue. Le cas allemand de l'entre-deux-guerres ne se réduit évidemment pas au ressentiment : la défaite de 1918, le traité de Versailles, la crise économique, l'antisémitisme, l'affaiblissement des institutions démocratiques et la violence politique se combinent. Mais les nazis surent précisément transformer les frustrations et les peurs en désignation d'ennemis, puis en programme de domination et d'exclusion.

Cette leçon interdit les analogies faciles ; elle invite en revanche à une vigilance durable. Les sociétés contemporaines héritent elles aussi de mémoires douloureuses, de rapports de domination passés, d'inégalités entre régions du monde et d'expériences de migration parfois difficiles. Les nier serait une erreur. Les transformer en identités de ressentiment permanentes en serait une autre. Reconnaître n'est pas entretenir indéfiniment la blessure : c'est lui donner une place qui permette précisément qu'elle ne commande pas tout l'avenir.

Camus, dans son discours de Stockholm de 1957, assignait à sa génération une tâche qu'il jugeait peut-être plus grande que celle de refaire le monde : « empêcher que le monde ne se défasse ». La formule vaut ici comme exigence de mesure. Elle invite à refuser à la fois l'oubli confortable et la haine qui se nourrit d'elle-même. Le commun n'est pas l'absence de conflit ; il est ce qui permet au conflit de ne pas abolir la relation.

Quand le mouvement s'inverse

En 1931, Paris avait fait venir le monde au lac Daumesnil afin que les visiteurs puissent le parcourir en quelques heures. Presque un siècle plus tard, le mouvement s'est profondément transformé. Le monde ne vient plus seulement à Paris sous la forme de pavillons, de spectacles ou d'objets exposés. Il vient pour quelques jours, pour étudier, pour travailler, pour créer, pour aimer, pour fonder une famille, parfois pour reconstruire une vie entière.



Les trajectoires ne sont plus alignées autour d'un lac : elles se croisent dans les écoles, les entreprises, les métros, les marchés, les bibliothèques et les parcs.

Cette présence du monde à Paris est une richesse ; elle peut aussi faire naître des incompréhensions, des replis ou des concurrences de mémoire si rien ne permet de transformer la proximité en relation. Une grande ville peut mettre des millions de personnes côte à côte sans les faire se rencontrer. La question n'est donc pas seulement celle de la mobilité. Elle est celle de l'appartenance : comment habiter une ville ensemble ? Comment recevoir son histoire lorsque l'on n'y est pas né ? Comment transmettre ce que l'on a soi-même appris ? Comment permettre à des personnes venues d'horizons différents de ne pas seulement coexister, mais de se reconnaître dans une part de patrimoine commun ?

C'est à cet endroit que l'histoire du lac Daumesnil retrouve très concrètement notre après-midi du 19 septembre. Là où, en 1931, le monde était représenté, le monde est aujourd'hui présent autrement, dans les biographies mêmes des habitants et des visiteurs. Autour de quelques jeux, des personnes d'âges, de milieux et d'histoires différents se sont arrêtées. Elles n'avaient pas besoin de commencer par expliquer leur origine. Il suffisait d'un problème à résoudre, d'un tour à regarder, d'un enfant qui riait, d'une conversation qui commençait.



Figures 19-20 — Activités ludiques organisées par l'association Parisien d'adoption au bord du lac Daumesnil, 19 septembre 2026. Photographie : Parisien d'adoption. © Parisien d'adoption, 2026.

Recevoir Paris, puis le transmettre

C'est peut-être là que se trouve, modestement, la raison d'être de Parisien d'adoption. Non pas demander d'où chacun vient avant de lui ouvrir Paris, ni faire de Paris un espace sans héritage, mais permettre à des personnes venues de chemins différents de recevoir ensemble une ville qui les précède, d'en comprendre l'histoire, d'en partager les lieux et d'en poursuivre le récit.



Un patrimoine vivant n'est pas seulement ce que l'on protège derrière une vitrine. C'est ce qui est reçu, compris, discuté et transmis.

Le bois de Vincennes en fournit une illustration presque parfaite : forêt royale, espace militaire, grand parc de promenade, lieu de fête, décor d'une exposition internationale, héritage transformé, puis espace quotidien de sport, de loisir et de rencontre. Les usages changent ; le lieu demeure suffisamment ouvert pour accueillir des significations nouvelles.

Le 19 septembre, nous n'avons donc pas seulement essayé d'occuper agréablement un après-midi. Nous avons commencé à éprouver une méthode : attirer par la curiosité ; éveiller par le jeu ; faire raisonner sans intimider ; créer la rencontre ; puis, lorsque le moment se présente, raconter Paris. Dans cette progression, l'histoire n'arrive pas comme un discours plaqué sur les personnes. Elle surgit du lieu où elles se trouvent.

Au bord du lac Daumesnil, cette méthode conduit très loin. Quelques mètres de pelouse et quelques arbres ouvrent sur des pirogues néolithiques, sur l'ambition paysagère de Napoléon III et d'Alphand, sur un café venu de l'Exposition universelle de 1867, sur la mémoire d'un général, sur l'immense ville provisoire de 1931, sur le « Tour du monde en un jour », sur le désir de voyage, sur les ambiguïtés de l'empire, sur la reconnaissance de l'autre et, finalement, sur la question la plus actuelle qui soit : que voulons-nous avoir en commun ?

La réponse ne tient pas dans une formule. Elle commence peut-être par une pratique : se rencontrer, apprendre, transmettre. Ce samedi de septembre, au bord des barques, cela commençait simplement par quelques jeux posés sous les arbres.



Figures 21 —Le Lac Daumesnil en hiver (2025). Photographie : Parisien d'adoption. © Parisien d'adoption, 2026.



Repères bibliographiques et sources

- BECHTER, Jean-Pierre, L'Histoire de notre 12e ou 6000 ans d'histoires, Paris, Éditions M.I.P., 1999.
- COURAUD, Claude, dessins de Christian Dardennes, C'était hier... Le XIIe arrondissement. Bel-Air, Bercy, Picpus, Les Quinze-Vingts, Éditions L.M. - Le Point, 1990, ISBN 2-904463-03-8.
- FIERRO, Alfred, Vie et histoire du XIIe arrondissement. Bel-Air - Picpus - Bercy - Quinze-Vingts, Paris, Éditions Hervas, 1988, ISBN 2-903118-33-7.
- ACTION ARTISTIQUE DE LA VILLE DE PARIS, Le XIIe arrondissement. Traditions et Actualités, sous la direction de Gilles-Antoine Langlois, collection Paris et son patrimoine, Paris, 1996.
- Ville de Paris / Mairie du 12e, « Le Bois de Vincennes » et ressources historiques sur les aménagements du bois ; consultation septembre 2026.
- Ville de Paris, Les îles du lac Daumesnil - un parcours arboré exceptionnel ; indications sur le creusement du lac à partir de 1865.
- Musée Carnavalet - Histoire de Paris / Paris Musées, notices des pirogues monoxyles découvertes à Bercy en 1991-1992.
- Palais de la Porte Dorée - Monument / Musée national de l'histoire de l'immigration, « L'Exposition coloniale de 1931 » ; données sur l'organisation, la fréquentation, les pavillons, les spectacles et les lectures historiques de l'événement.
- Musée des Arts décoratifs, notice de l'affiche de Victor Jean Desmeures, Exposition coloniale internationale. Paris 1931. Le Tour du monde en un jour, 1931.
- CNUM - Conservatoire numérique des Arts et Métiers, L'Architecte, septembre 1931 : présentation de la Cité des informations, notamment du hall du tourisme, du hall des transports et des cartes des réseaux internationaux.
- Parc zoologique de Paris / Muséum national d'Histoire naturelle, « Histoire du zoo » : création d'un zoo temporaire en 1931 et ouverture du parc permanent en 1934.
- United States Holocaust Memorial Museum, Encyclopédie de la Shoah, dossiers sur la progression électorale du parti nazi en 1930 et la crise politique allemande du début des années 1930.
- Bibliothèque nationale de France, ressources autour de Montaigne, notamment « Des Cannibales » et « Des Coches ».
- RICOEUR, Paul, Parcours de la reconnaissance, Paris, Stock, 2004 ; éd. Gallimard, Folio Essais, 2005.



- CAMUS, Albert, discours de réception du prix Nobel de littérature, Stockholm, 1957.
- Wikipédia, « Exposition coloniale internationale ».

Note iconographique : Dans cette version, les images publiées sont soit une photographie de Parisien d'adoption, soit des œuvres du domaine public, soit des œuvres placées sous licence libre (CC0, CC BY ou CC BY-SA) ; la source et le statut de réutilisation sont indiqués sous chaque figure.